

## LES CHRONIQUES des JEAN-SANS-PEURS.

### Les tours sans fin... Un essai sans fin

Nous étions ce weekend à Ayutthaya, je retrouve ces lieux toujours avec plaisir, me demandant également, pourquoi les hommes à des milliers de kilomètres de distance ont élevé vers le ciel ces monuments à leur gloire et précisément aussi à l'inconnu des cieux. La ville garde cette poésie liée aux Bouddha assis décapités, aux racines des grands arbres recouvrant les ruines, aux ocres des stûpas et aux flèches des prangs se reflétant dans le miroir d'algues vertes des bassins. Poésie de l'ombre fraîche des disparus qui vécurent ici, en cette ville idéale couverte de temples meurtris par le temps.



Les bouddhistes de la dynastie Tang ont élevé les magnifiques tours de briques creuses du Temple Chong sheng à Dali au Yunnan dont la plus haute, la tour Qianxun se dresse avec deux consœurs, sur un plan triangulaire, à plus de 16 étages. Ce faisant, elle multiplie, en effet, le nombre de Dharma psychique Ming.

Les chrétiens ont élevé des églises et des cathédrales de plus en plus hautes dont les clochers et les flèches semblent caresser les nuages, à notre dame, sur les berges de Seine, à Chartres, à Cologne ou à Frankfort (dont il ne reste que des vestiges).



Les musulmans, pas en reste, ont bâti des minarets et des tours à Babel en Irak et ailleurs dont les vis sans fin semblent ne jamais finir et donnent le tournis. Du haut de ces fines excroissances vertigineuses la parole divine seule peut se répandre sur le quartier et inonder la terre.

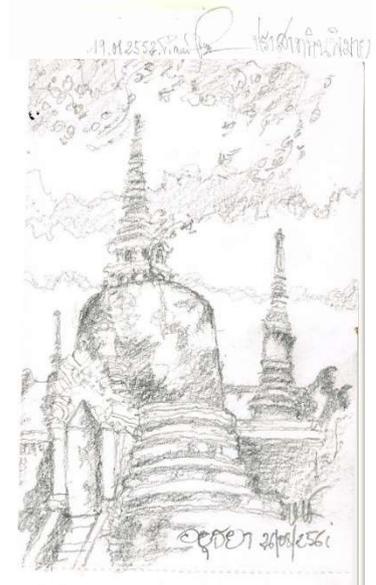
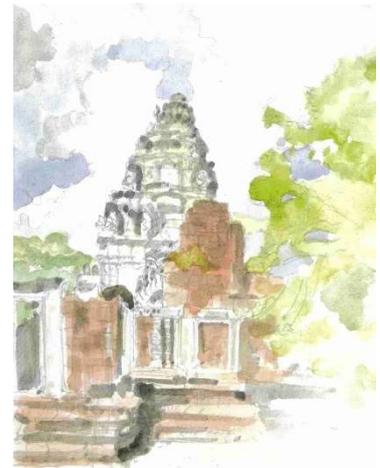
Les Aztèques et les égyptiens ont construit les mêmes pyramides intemporelles, ce qui n'a pas empêché un empereur, à Embabeh, de s'exclamer "*Allez, et pensez que du haut de ces monuments, quarante siècles vous observent*", il fut si bien observé qu'il tomba de haut, bien plus tard, en Berezina, abandonnant les bulbes colorés des clochers de Moscou.

La pyramide Égyptienne était le point culminant, dominant de vastes lieux de culte, ou le dieu soleil (Rê-Horakhty) occupait le centre, lui donnant un équilibre où l'ordre, à l'inverse du chaos, était symbolisé par ce monument. Il régnait sur les morts car ces pyramides-là recelaient les cadavres des défunts pharaons et tout leurs proches inhumés, malgré eux, bien vivants, entre ces quatre facettes qui devinrent leur tombeau.

De leurs sommets les sus nommés Aztèques tranchaient en sacrifice les têtes de leurs prisonniers et les jetant, elles dévalaient les hautes marches pour finir en crâne au pied des degrés ; les prêtres Invoquant là encore le ciel et des chimères.

Le soleil à son apogée ou au crépuscule a toute sa place dans ces alignements de tours ou de pyramides, les Khmers l'avaient si bien compris, que les portes de leurs temples surmontées de tours, s'alignaient parfaitement quatre fois par an à l'aube ou au crépuscule au feu du soleil, au Phanom Rung dans la province de Buriram en Thaïlande. La symbolique de ces temples voués au dieu soleil a traversé les mers et les siècles à mille lieux de distance, ici au Siam, en pays Inca ou Aztèque, sur les berges du Nil, ou en terres Chrétienne. Les rites païens se perpétuèrent, subsistant dans les ordres architecturaux des églises et mausolées, des temples et des mosquées, pour mieux convaincre la plèbe.

Et céans, à Ayutthaya comme à Sukhôtai les Prangs dominant ce qui reste de la ville, et un cortège de statues de Bouddha sans têtes, coupées dans le carnage de l'annihilation d'une ville, illustre la violence des combats. Les restes des Bouddhas de pierre assis en contemplation muette, sans regard, ayant perdu de leur blancheur, envahies par les lichens et les mousses, donnent un lustre et une poésie paradoxale à cette désolation de briques ayant perdu leur plâtre.



Par un raccourci saisissant je leur trouve des similitudes avec celles des malheureux dont les têtes empilées en un rite sacrificiel formèrent même une tour de crânes à « Huey Tzompantli », dans l'ancienne Tenochtitlan, au Mexique. Ainsi, pour donner la mort il fallait s'élever !

On est bien loin des habitats troglodytes ou de l'architecture vernaculaire des simples maisons de bois, de bambous, des masures paysannes des logis populaires, ici ou là, dans des



paysages de rizières ou de champs de blés mûrs ; celles-ci sont vouées à disparaître, rongées par les termites, l'humidité et la force des éléments, alors que les tours subsistent. Tout comme à San Geminiano en Toscane, où les seigneurs de la ville se livrèrent à d'in vraisemblables compétitions à celui qui construirait la plus haute tour ; il n'en reste que sept ; il y en eût des dizaines qui branlantes, finirent par s'effondrer. Il n'empêche, le spectacle de ces éminences donne encore le vertige. Là encore, les tours étaient symbole de puissance et de domination, propre à marquer les générations et à perpétuer le nom.

Et ainsi, mon esprit égaré vagabonde, du phare d'Alexandrie, au campanile de la tour de Pise et à la mosquée d'argile d'Agadez au Niger. En cette heure chaude du jour la tour qui projette son ombre à mes pieds, me transporte en contemporanéité, du world trade center à l'empire state building, des tours Petronas à Kuala Lumpur à la tour Eiffel, de la Burj Khalifa à Dubaï à La tour Tapei à Taïwan, de la Canton Tower tellement gracieuse et effilée qu'elle paraît prête à s'envoler et planer à la tour Maha Nakhon à Bangkok à ce point déstructurée qu'elle semble bancale et prête, elle aussi, à s'écrouler. Toutes ces tours marquant leur époque de verre et d'acier, destinées à profiler dans l'azur une puissance acquise, illuminant de leurs feux la ville, consacrées à l'élévation et à la prouesse mais aussi, tantôt là à la vénération du dieu dollar, tantôt là-bas à celle du dieu pétrole ; aussi délirantes mais fascinantes et belles que leurs parentes d'outre-siècles, pour mieux tutoyer les dieux, bien au-dessus des anciens temples et des pyramides qui paraissent aujourd'hui, par comparaison, effleurer la terre.

Moi aussi, je l'avoue, j'ai dessiné des tours, voulant marquer par une éminence le paysage urbain, pour mieux le différencier de la platitude, pour rompre la monotonie, créer des points de repère dans l'immensité et mieux me distinguer. Était-ce aussi pour m'élever vers l'intemporalité ou par pure vanité ? Jusqu'où monterons-nous en contemplation avide les barreaux du ciel avant de redescendre au sol comme en Ayutthaya en ruine.

© 2020 Jean-Michel Ferry - texte et dessins

*Les livres de Jean-Michel Ferry et Jean-Pierre Ghio alias Jean Higo sont disponibles à la librairie*

*« Carnets d'Asie » de l'Alliance Française de Bangkok.*

